

RÉVOLTE

PLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

LE JOURNAL. Proudhon.

FRAGMENT. Multatuli.

LE DEVOIR.

PLAINTES DU LOCATAIRE. L. Veuillot.

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

L'APPUI MUTUEL

CHEZ LES SAUVAGES

(V — Suite.) (1)

Et l'habitude, soit d'enterrer avec le mort, soit de détruire sur sa tombe tout ce qui lui a appartenu personnellement — habitude que nous rencontrons chez toutes les races primitives, — doit avoir en la même origine. En fait, alors que tout ce qui a appartenu personnellement au mort est brûlé ou détruit sur sa tombe, rien de ce qui lui a appartenu en commun avec la tribu, comme les canots ou les instruments de pêche, n'est anéanti. La destruction ne porte que sur la propriété personnelle seule. A une époque plus avancée, cette coutume devient une cérémonie religieuse : elle reçoit une interprétation mystique et est imposée par la religion, quand l'opinion publique seule devient incapable d'en faire respecter la générale observation. Et finalement elle est remplacée par des simulacres. On brûle des images de la propriété du mort (comme en Chine) ou l'on amène au tombeau ce qu'il possédait et on le ramène à la maison après que la cérémonie funèbre est achevée — coutume qui subsiste encore chez les Européens en ce qui concerne les épées, les croix et d'autres marques de distinction publique.

Le degré élevé de la moralité de la tribu chez les Esquimaux a été souvent mentionné dans la littérature générale. Les remarques suivantes sur les mœurs des Aléoutes — presque parents des Esquimaux — montreront mieux cependant la morale sauvage en général. Elles furent écrites, après un séjour de dix années chez les Aléoutes, par un homme fort remarquable, le missionnaire russe Veniaminoff. Je les résume autant que possible dans ses propres paroles :

Leur endurance, écrit-il, constitue leur trait principal. Elle est simplement colossale. Non seulement ils se baignent chaque matin dans l'océan glacé et restent nus sur la plage, aspirant le vent glacial, mais leur endurance aux durs travaux, alors même qu'ils sont mal nourris, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Pendant une disette de vivres prolongée, l'Aléoute soigne d'abord

ses enfants ; il leur donne tout ce qu'il a et lui-même jeûne. Ils ne sont pas enclins au vol ; ce fait fut remarqué même par les premiers immigrants russes. Non qu'ils ne volent jamais, chaque Aléoute confesserait qu'il a parfois volé quelque chose, mais c'est toujours une bagatelle ; le tout est si enfantin. L'attachement des parents pour leurs enfants est touchant, quoiqu'il ne se manifeste jamais par des paroles ou des caresses.

On amène difficilement l'Aléoute à faire une promesse, mais, une fois qu'il l'a faite, il la tiendra, quoi qu'il arrive. Un Aléoute fit à Veniaminoff un présent de poisson séché qui fut oublié sur la plage, dans la hâte du départ. L'Aléoute l'emporta chez lui. L'occasion suivante de le faire parvenir au missionnaire était en janvier et, en novembre et décembre, il y eut une grande disette de vivres dans le campement de notre Aléoute. Mais le poisson ne fut jamais touché par ces gens mourant de faim et fut envoyé au mois de janvier à destination. Leur code de morale est en même temps varié et sévère. On considère comme une honte d'avoir peur d'une mort inévitable ; de demander pardon à un ennemi ; de mourir sans avoir jamais tué d'ennemi ; d'être convaincu de vol ; de faire chavirer un bateau dans le port ; d'avoir peur d'aller en mer dans la tempête ; d'être le premier de plusieurs voyageurs à devenir invalide par suite du manque de vivres, après avoir fourni une longue traite ; de montrer de l'avidité quand on partage des produits de chasse ; dans ce cas, chacun abandonne sa part au gourmand pour lui faire honte ; de divulguer à sa femme un secret public ; de ne pas offrir le meilleur gibier à son partenaire, quand on est deux dans une partie de chasse ; de se vanter de ses propres exploits, surtout quand ils sont inventés ; de gronder quelqu'un dans la colère. Aussi de mentir, d'aduler sa femme devant d'autres personnes et de danser avec elle ; de commercer personnellement : l'on doit toujours vendre par une tierce personne, qui fixe le prix.

Pour une femme, il est honteux de ne pas savoir coudre et de danser et d'ignorer toute espèce de travaux de femme ; d'aduler son mari et ses enfants, ou même de parler à son mari en présence d'un étranger (1).

Telle est la morale aléoute qui pourrait être plus explicitement démontrée encore par leurs contes et leurs légendes. J'ajouterai seulement que, lorsque Veniaminoff écrivit ces mémoires (en 1840), un seul meurtre avait été commis depuis le dernier siècle pour une population de 60.000 hommes, et chez 1.800 Aléoutes, pas un seul délit de droit commun n'avait été constaté pendant quarante ans. Cela ne paraîtra pas étrange, si nous considérons que la gronderie, l'insulte et l'emploi de paroles dures sont absolument inconnus dans la vie aléoute. Même leurs enfants ne se battent jamais et ne s'injurient jamais par des paroles. Tout ce qu'ils peuvent dire, c'est : « Votre mère ne sait pas coudre » ou bien : « Votre père est borgne (2). »

(1) VENIAMINOFF, *Mémoires relatifs au district d'Unalaska* (en russe), 3 vol., Pétersbourg, 1840. Des extraits du précédent sont donnés en anglais dans l'*Alaska* de DALL. Une description très semblable de la morale des Australiens est donnée dans *Nature*, XLII, p. 639.

(2) Il est fort remarquable que plusieurs écrivains (Middendorff, Schrenk, O. Finsch) ont décrit les Ostyaks et les Samoyèdes presque dans les mêmes termes. Même quand ils sont ivres, leurs querelles sont insignifiantes. Pendant cent ans, un seul meurtre a été commis dans la toundra : leurs enfants ne se battent jamais ; on peut laisser quoi que ce soit dans la toundra, même des aliments et de l'eau-de-vie, personne n'y touchera, et ainsi de suite. Gilbert Sproat n'a jamais été témoin d'une bataille entre deux indigènes sobres des Aht, Indiens de l'île Vancouver. Les querelles sont également rares chez les enfants. (Rix, *loc. cit.*) On couvrirait des pages avec de pareilles descriptions dues à des savants rien moins que sentimentalistes.

VI

Plusieurs traits de la vie sauvage restent cependant une énigme pour les Européens. Le grand développement de la solidarité chez les membres de la tribu et les bons sentiments qu'on trouve chez les peuples primitifs, les uns pour les autres, pourraient être démontrés et prouvés par un grand nombre de témoignages. Et cependant il n'en est pas moins certain que ces mêmes sauvages pratiquent réellement l'infanticide ; que dans quelques cas ils abandonnent les vieillards et qu'ils obéissent aveuglément aux règles de la vengeance du sang. Nous devons donc expliquer cette connexité de faits qui, pour l'Européen, semblent contradictoires au premier abord. Je viens précisément de mentionner comment le père aléoute meurt de faim pendant plusieurs jours de suite et donne tout ce qu'il reste de nourriture à son enfant ; comment la mère bushman devient esclave pour suivre son enfant ; et je pourrais remplir des pages avec les exemples des *tendres* rapports existant entre les sauvages et leurs enfants. Continuellement les voyageurs les citent incidemment. Vous lirez tantôt un trait d'amour tendre de la part d'une mère pour son fils ; tantôt vous verrez un père courant avec frénésie à travers la forêt et rapportant sur les épaules son enfant mordu par un serpent ; ou bien un missionnaire vous dira le désespoir des parents à la mort d'un enfant qu'il avait empêché quelques années auparavant d'être immolé à sa naissance ; vous apprendrez que les mères sauvages allaitent généralement leurs enfants jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans et que, aux Nouvelles-Hébrides, à la mort d'un enfant particulièrement aimé, la mère ou la tante se tue généralement pour le soigner dans l'autre monde (1). Et ainsi de suite.

On rencontre de pareils faits par vingtaines, de manière que, quand nous voyons ces mêmes parents si aimants pratiquer l'infanticide, nous sommes obligés de reconnaître que cette coutume (qu'elles qu'aient pu être ses transformations ultérieures) a été imposée à l'origine par quelque dure nécessité, qu'elle a été une obligation envers la tribu, afin de lui permettre de mieux élever les enfants déjà plus grands. En effet, généralement les sauvages ne se multiplient pas sans mesure, comme le pense M. Huxley. Au contraire, ils emploient toutes sortes de moyens pour restreindre le nombre possible de naissances. Toute une série de restrictions, que les Européens trouveraient certainement extravagantes, sont imposées à cet effet et on s'y conforme strictement. Mais malgré cela les peuples primitifs ne sauraient élever tous leurs enfants. Il a été remarqué cependant qu'aussitôt qu'ils parvien-

(1) GILL, cité dans l'*Anthropologie* de GERLAND et WAITZ, v. 641. Voir également pp. 634-640, où beaucoup de traits d'amour paternel et filial sont cités.

(1) Voir les numéros 21, 22, 23 et 24.

ment à augmenter leurs ressources régulières de subsistance, ils commencent immédiatement à abandonner la pratique de l'infanticide. Somme toute, les parents se soumettent malgré eux à cette obligation, et aussitôt qu'ils sent en état de le faire, ils ont recours à toutes sortes de subterfuges pour sauver la vie de leurs nouveaux nés. Comme mon ami Elie Reclus l'a si bien dit (1), ils inventent des jours de naissance heureux et malheureux et épargnent les enfants nés aux heureux jours; ils essayent de sursoir la sentence à quelques heures et disent ensuite que le bébé ayant vécu un jour, il doit vivre toute sa vie naturelle (2). Ils entendent les cris des petits immolés, venant de la forêt, et soutiennent que si on les entend, ils présagent un malheur pour la tribu; et comme ils n'ont ni le *baby-farming* anglais pour se débarrasser des enfants, ni les crèches, ni les maisons d'enfants trouvés, ni les poudres somnolentes, chacun d'eux recule devant la nécessité de lui enlever la vie par violence. L'ignorance, non la cruauté, entretient la coutume de l'infanticide; et au lieu de moraliser les sauvages par des sermons, les missionnaires feraient mieux de suivre l'exemple de Veniaminoff, qui refusait de baptiser les indigènes du Nord, mais chaque année, jusqu'à sa vieillesse, passait la mer d'Okhotsk dans un misérable bateau ou voyageait à l'aide de chiens parmi les Tchutchkis, les approvisionnant de pain et d'instruments de pêche, et constatait que de cette façon il réussissait vraiment à abolir l'infanticide.

La même chose est vraie pour ce que certains observateurs superficiels appellent parricides. Nous venons de voir que l'habitude d'abandonner les vieillards n'est pas aussi largement répandue que quelques écrivains l'ont dit. On a beaucoup exagéré cette coutume que l'on rencontre cependant presque chez tous les sauvages à l'état de cas plus ou moins isolés. Eh bien, elle a, dans ce cas, la même origine que les expositions d'enfants.

Quand un sauvage comprend qu'il est un fardeau pour la tribu, quand chaque matin sa part de nourriture est prise, pour ainsi dire, de la bouche des enfants, — et les petits ne sont pas aussi stoïques que leurs pères: ils erient quand ils ont faim; quand on doit chaque jour le transporter sur la plage rocailleuse ou à travers la forêt vierge, sur les épaules de gens plus jeunes, — il n'existe pas chez les sauvages de voitures d'invalides ni de vieux meurt-de-faim pour les traîner, — il commence à répéter ce que les vieux paysans russes disent jusqu'à nos jours: *Tchujoi vek zayedyn Poru na pokoi* (je vis de la vie d'autres gens, il est temps de me retirer). Et il se retire. Il fait ce que fait le soldat dans un cas semblable.

Lorsque le salut d'un détachement dépend de la marche en avant, qu'un soldat ne peut plus marcher et qu'il sait qu'il doit périr s'il reste en arrière, il implore son meilleur ami de lui rendre le dernier service avant d'abandonner le camp. Et l'ami, des mains tremblantes, décharge son fusil sur le corps mourant. C'est ainsi qu'agit le sauvage. Le vieillard demande à mourir; il insiste lui-même à remplir son dernier devoir envers la communauté, et il obtient le consentement de la tribu.

Il creuse sa tombe; il invite sa tribu au dernier repas des funérailles. Son père a fait de même, c'est à son tour maintenant, et il se sépare de sa tribu avec des marques d'affection. Le sauvage considère si bien la mort comme une part des devoirs qu'il a à remplir envers la communauté, qu'il refuse non seulement d'être secouru (comme le dit Moffat), mais lorsqu'une femme qui dut être immolée

sur le tombeau de son mari, fut sauvée par des missionnaires et conduite dans une île, elle s'échappa pendant la nuit, traversa à la nage un large bras de mer et rejoignit sa tribu pour mourir sur la tombe (1). Mais les sauvages, en règle générale, sont si hostiles à l'idée d'enlever la vie à quelqu'un, autrement que dans les combats, que personne d'entre eux ne voudrait prendre sur lui de répandre le sang humain et ils ont recours à toutes espèces de stratagèmes qui ont été si faussement interprétés par les Européens et surtout par les missionnaires.

Dans la plupart des cas, ils abandonnent le vieillard dans le bois, après lui avoir donné plus que sa part de nourriture commune. Des expéditions arctiques en ont fait autant alors qu'elles se trouvaient dans l'impossibilité de transporter plus loin leurs camarades invalides. « Voilà des provisions. Tâche de vivre quelques jours de plus; il se peut que quelque secours inattendu survienne et le sauve. »

Lorsque des hommes de science européens rencontrent de pareils faits, ils sont absolument incapables de les comprendre; ils ne peuvent les concilier avec un grand développement de morale de la tribu, et préfèrent jeter un doute sur l'exactitude d'observations absolument concluantes, au lieu d'essayer d'expliquer l'existence parallèle de ces deux systèmes de faits: une grande morale de la tribu, en même temps l'abandon des vieillards et l'infanticide.

Mais si ces mêmes Européens devaient raconter à un sauvage, que des gens extrêmement aimables, chérissant beaucoup leurs propres enfants, et si impressionnables qu'ils pleurent lorsqu'ils voient sur la scène quelque infortune simulée, vivent en Europe à quelques pas de taudis, où de malheureux enfants meurent absolument de faim, et que des gens qui mangent eux-mêmes chaque jour envoient leurs parents mourir au *workhouse* (prison de travail forcé), — le sauvage aussi n'y comprendrait rien. Je me rappelle quelle peine je pris pour faire comprendre, à quelques-uns de mes amis Toungous, notre civilisation d'individualisme; ma peine fut inutile. Ils ne pouvaient comprendre et recouraient aux explications les plus fantastiques. Le fait est qu'un sauvage, élevé dans des idées de solidarité du clan, pour tout bonheur et malheur qui pourra lui arriver, est aussi incapable de comprendre un Européen soi-disant moral, mais ne connaissant rien de cette solidarité, que l'Européen moyen est incapable de comprendre le sauvage. Mais si nos hommes de science avaient vécu dans une tribu mourant à moitié de faim, ne possédant, pour eux tous, pas même de quoi nourrir un homme pendant quelques jours, ils auraient probablement compris pourquoi le vieux parent demande à mourir ou à être mangé par ses fils affamés. De même le sauvage, s'il avait vécu chez nous et reçu notre éducation, comprendrait notre indifférence européenne envers notre prochain et nos commissions royales pour empêcher l'abandon des enfants. « Des maisons de pierre donnent des cours de pierre », disent les paysans russes. Mais il devrait vivre d'abord dans un maison de pierre.

(A suivre).
(La Société Nouvelle).

P. KROPOTKINE.

TACTIQUE MINISTÉRIELLE

Les ministres doivent employer plusieurs sortes de tactique avec ces majorités ondoyantes que la fortune dépose entre leurs mains. Faites-leur du raisonnement, est-ce que vous y comptez beaucoup de logiciens? Faites-leur de l'éloquence, est-ce que chez elles l'imagination abonde? Parlez de religion,

(1) ERSKINE, cité dans *L'Anthropologie* de GERLAND et WALTZ.

LE PROLÉTARIAT OUVRIER (1)

En définitive, ce qu'on ne voit pas, ou ce qu'on ne veut pas voir, c'est qu'on exige du travailleur, dans les conditions qui lui sont imposées, une vertu supérieure à celle que comporte la constitution cérébrale et organique de l'homme normal. Pour faire un ouvrier sans reproche, il faut vraiment avoir été, par une grâce spéciale de nature, construit de bronze et d'acier. Ne l'est pas qui veut.

Tâchez donc une fois d'être justes: cet homme que vous vilipendez parce qu'il n'est pas à la rigueur ce que vous appelez si aisément un ouvrier rangé, savez-vous ce que vous lui demandez? Vous lui demandez tout simplement d'être le type achevé de la vertu, de l'abnégation, du stoïcisme pratique, un Epictète en blouse. L'ouvrier rangé, comme vous dites, s'il n'est pas un plat gueux que l'assistance publique entretient, est cela, ni plus ni moins. Chapeau bas, si vous le rencontrez! Il en est de tels, nous pouvons le dire à l'honneur de l'espèce humaine, il en est de tels, et plus qu'on ne pense, dans la classe des hommes de travail; mais il faudrait, à vous entendre, qu'elle en fût formée tout entière: l'étoffe des Epictètes est rare, et il n'est pas à souhaiter pour vous qu'elle devienne plus commune!

Dans un milieu social qui n'existe plus, au temps de l'ancienne bourgeoisie, dont la vertu fondamentale était une ladrerie sordide, alors qu'on voyait de père en fils les familles les plus influentes vivre de privations à côté du sac aux écus, laborieusement gonflé, où elles mettaient leur âme, on comprend que cette élite rapace, tenace, âpre au travail et sobre, vantât à la masse populaire, dont elle devenait ainsi la tête, l'efficacité rédemptrice de la parcimonie; elle pouvait se dire autorisée; elle prêchait de parole et d'exemple. Mais que nos enrichis du tripot, qui mènent si lestement la danse des écus, s'en viennent prescrire à l'ouvrier qu'ils dévorent comme les loups prêcheraient les moutons, les vertus pythagoriciennes, c'est réellement trop d'effronterie. La grosseur de la poutre est pour trop disproportionnée à celle de la paille. On se rappelle involontairement la malédiction de l'Évangile: « Malheur à vous, scribes et hypocrites, qui chargez les hommes de fardeaux que vous ne voudriez pas toucher avec le bout du doigt! »

Disons enfin qu'on semble être convenu d'exagérer systématiquement les désordres de l'ouvrier. Nous nous sommes demandé parfois où les écrivains de la bourgeoisie ont vu les

(1) Voir le n° 24.

(1) *Les primitifs*, Paris, 1883.

(2) GERLAND, *loc. cit.*, v., 636.